

La reconstruction identitaire ou le double comme lieu d'écriture dans la littérature migrante

Latifa SARI-MOHAMMED ^(1,2)

Introduction

À quelle littérature peut-on ou doit-on rattacher Nina Bouraoui étant donné que beaucoup ont un regard différent sur son œuvre ? Des raisons biographiques pourraient expliquer cela. Née en France d'un père algérien et d'une mère française, Nina Bouraoui a vécu les quatorze premières années de sa vie en Algérie. De là, ce double classement selon que l'on veuille mettre en valeur ses origines françaises ou maghrébines.

Comment peut-on classer un auteur dont l'imaginaire prend sa source dans deux cultures différentes ?

Comment se construit-on quand on est tout simplement une femme, appartenant à une communauté linguistique en terre d'"exil" ?

Qu'est-ce qu'écrire et s'écrire lorsqu'on est une femme, qu'est-ce qu'une écriture féminine, une écriture au féminin, une écriture de femme, une écriture féministe, autant de désignations qui montrent la difficulté de saisir ce que serait une pratique littéraire propre aux femmes ?

Le cloisonnement par genre¹ de la littérature n'est pas pour nous une prérogative car nous considérons que ces femmes qui écrivent versent toutes dans l'aventure universelle de la Littérature.

Nous considérons que Nina Bouraoui comme d'autres (Assia Djebar, Malika Mokkedem, Maïssa Bey et bien d'autres) souhaitaient non seulement donner une voix aux femmes mais aussi réinventer un « je » afin de mettre à jour une réalité jusque-là tue au Maghreb et dans le monde.

(1) Université de Tlemcen, Faculté des Lettres et Langues, 13 000, Tlemcen, Algérie.

(2) Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle, 31 000, Oran, Algérie.

¹ Propos empruntés à Laurence Bachmann, « Transformer le genre par la littérature », *Versants*, n° 57/1, Fascicule français 2010, pp. 78-79. Voir aussi Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. Le souci de soi*. (t. 3), (1984). Paris : Gallimard.

Dans ce présent travail, il s'agit de voir comment se construisent l'identité et la subjectivité de notre romancière en explorant à travers son roman certaines thématiques souvent associées à l'écriture des femmes, parmi lesquelles on retrouve la prise de parole autobiographique, l'exploration de la relation mère fille, l'enfance, l'Algérie et la fragilité identitaire de ceux et celles qui sont à cheval sur deux cultures.

Le corpus choisi est lié par une thématique qui entraîne des images récurrentes : un imaginaire qui opère une recherche sur l'enfance, sur une identité fracturée et s'interroge sur le rapport au corps, à la famille, à la mémoire, à l'Algérie, à la France.

L'œuvre de Nina Bouraoui fait partie de la littérature migrante car elle cherche un espace à l'intérieur d'une littérature ouverte sur de nouveaux horizons non identifiables, une littérature interactive avec tous les codes culturels des deux côtés de la Méditerranée.

Telle qu'elle s'identifie dans le roman *Garçon manqué*, située à la croisée de tout ce qui la constitue (entre deux pays, deux langues, deux cultures), la narratrice se trouve au cœur d'un conflit identitaire, elle se situe dans un entre-deux aux contours indéterminés. Ni maghrébine, ni française, elle se profile à un espace en voie de construction.

Michel Laronde explique dans son ouvrage *Autour du roman beur : immigration et identité* que la double nationalité, c'est l'absence de nationalité (1993, p. 147). C'est ce qu'il appelle une identité en creux.

Ainsi, il est question chez la jeune fille Yasmina de tenter l'aventure de la construction d'une identité fracturée. Evoluant dans un climat ambigu, la narratrice choisit de relater, à travers le roman, toute cette vacillation identitaire en mettant en scène un personnage engagé dans une pénible quête de soi partagé entre deux pays, deux cultures, deux langues et deux identités sexuelles : « Longtemps je crois porter une faute. Je viens de la guerre. Je viens d'un mariage contesté. Je porte la souffrance de ma famille algérienne. Je porte le refus de ma famille française. Je porte ces transmissions-là » (Bouraoui, 2001, p. 34).

En déroulant le parcours de sa vie à travers ses romans, Nina Bouraoui tente d'ancrer l'écriture dans la vie et vice-versa ; en ce sens l'auteure « modifie l'histoire événementielle de sa vie pour constituer un univers autobiographique spécifique où le temps des romans remplace le temps de l'existence »², comme si l'écrivaine reconstruit son identité dans l'alternance de la vie et de l'écriture.

Dans un premier temps, la narratrice, dans *Garçon manqué*, se positionne en locuteur principal. Mais au départ, il était difficile d'identifier le sujet énonciateur car la narratrice se nomme différemment chaque fois : « Je passe

² Propos empruntés à Jean-Philippe Miraux in *L'autobiographie, Ecriture de soi et sincérité*. 2002. Paris : Nathan, /VUEF, p. 222.

de Yasmina à Nina. De Nina à Ahmed. D'Ahmed à Brio » (Bouraoui, 2001, p. 60). Ce n'est que par la suite que la narratrice révèle son prénom en entier : Yasmina Bouraoui (Bouraoui, 2001, p. 96). Elle permet ainsi au lecteur d'identifier la narratrice principale.

Ainsi, le nom de l'auteure inscrit sur la première page de couverture que nous retrouvons aussi dans la diégèse repris par le personnage qui s'identifie d'une façon ou d'une autre à l'auteure par cette seule identité onomastique ; soit d'une manière implicite ou explicite : Ici je porte la guerre d'Algérie. Ici je rêve d'être une Arabe. Pour ma grand-mère algérienne. Pour Rabià Bouraoui. [...] Je reste avec cette violence. Je reste avec le soleil qui révèle. Tu es beau. Amine dément. Amine me protège. C'est Nina (Bouraoui, 2001, pp. 30-36).

Vivant douloureusement cette crise identitaire, la narratrice tente de s'exprimer dans un récit autobiographique afin d'exorciser un passé très pesant car, elle n'arrive pas à choisir entre les deux espaces qui la fondent (Algérie/France). Mais l'objet de sa quête est ici la recherche de sa propre identité, de son être véritable et caché. Elle dira dans ce sens : « Je cherche mon identité » (Bouraoui, 2001, p. 35).

Le personnage de Nina porte en lui une identité brisée. Elle se demande à qui ressemble-t-elle le plus, qui a gagné sur elle, sur sa voix, sur son visage, sur son corps, sur son identité nationale, la part de son père ou celle de sa mère ? Elle souffre du fait d'être confrontée à la double appartenance française et algérienne. Autant de raisons qui l'amènent à s'interroger sur sa place au milieu de toutes les composantes identitaires qui l'entourent : « Qui serai-je en France ? Où aller ? Quels seront leurs regards ? Etre française, c'est être sans mon père, sans sa force, sans ses yeux. Etre algérienne, c'est être sans ma mère, sans son visage, sans sa voix, sans ses mains qui me protègent. Qui suis-je ? » (Bouraoui, 2001, p. 20).

À travers cette étude, nous nous proposons d'examiner les questions suivantes :

Quelle identité, la narratrice revendique-t-elle, une ou multiple ? Arrive-t-elle à appréhender sa multi-appartenance, ou la rejette-t-elle ?

Comment, à partir d'une identité double, trouble et fracturée, la narratrice parviendra-t-elle, par le biais de l'écriture, à concilier toutes les identités qui la fondent ?

Il faut dire que Nina Bouraoui obéit au principe qu'a développé J.C. Kaufmann (2004), qui est un concept de l'identité et qui reste une notion extrêmement vague. Son livre donne à voir ce processus de construction de soi, lieu d'explosions collectives et d'implosions individuelles :

« Ne pas être algérienne. Ne pas être française. C'est une force contre les autres. Je suis indéfinie. C'est une guerre contre le monde. Je deviens inclassable. Je ne suis pas

assez typée. "Tu n'es pas une Arabe comme les autres". Je suis trop typée. "Tu n'es pas française". Je n'ai pas peur de moi. Ma force contre la haine. Mon silence est un combat. J'écrirai aussi pour ça. J'écrirai en français en portant un nom arabe. Ce sera une désertion. Mais quel camp devrais-je choisir ? Quelle partie de moi brûler ? » (Bouraoui, 2001, p. 33)

L'individu ne fait rien d'autre que tenter de répondre à la question :

« Qui suis-je, et qui serai-je dans l'avenir, quel est le sens de ma vie ? ».

En d'autres termes, il s'interroge sur son identité. L'identité est-elle une donnée stable voire fixe, ou bien variable ? Est-elle définie sur une base objective ou bien résulte-t-elle de la pure subjectivité ? Est-elle principalement individuelle ou collective ?

Certains sociologues, en l'occurrence Jean Claude Kaufmann, avancent l'hypothèse selon laquelle l'identité pourrait être un mélange de tous ces aspects très divers. Un mélange complexe et mouvant. Ils définissent ce concept exactement comme cette « substance poisseuse à laquelle se collent sans cesse de nouveaux détails biographiques » (2004, p. 74).

L'identité résulterait avant tout du domaine de la représentation et s'articulerait autour du sentiment de soi. Elle est « un système de sentiments et de représentations de soi » (Tap, 2012, p. 81), un fait de conscience subjectif, un sentiment d'être par lequel un individu éprouve qu'il est un « Moi », différent des « autres » (Taboada-Leonetti, 1998, p. 43).

Les troubles de la personnalité de la narratrice proviennent donc de l'impossibilité de s'identifier comme algérienne ou française. En effet, elle est le fruit d'une union interdite entre un algérien et une française lors de la guerre d'Algérie. « Longtemps je crois porter une faute. Je viens de la guerre. Je viens d'un mariage contesté. Je porte la souffrance de ma famille algérienne. Je porte le refus de ma famille française » (Bouraoui, 2001, p. 34). Cette différence perçue comme une rupture va laisser place au processus d'exclusion dont les réactions violentes et agressives sont des revendications d'identité de la part de la narratrice : « la violence ne me quitte plus. Elle m'habite. Elle vient de moi. Elle vient du peuple algérien qui envahit. Elle vient du peuple français qui renie. [...] Je deviens violente. Avec moi. Avec les autres. Je cherche mon identité » (Bouraoui, 2001, p. 34).

Ce discours permet à la narratrice d'assouvir son esprit de vengeance en interdisant à toutes ces personnes qui l'entourent toute notion d'existence même si la narratrice a le sentiment de se noyer face à la pluralité du concept identitaire : « je ne sais plus qui je suis [...] Une fille ? Un garçon ?

L'arrière-petite-fille de Marie ? L'arrière-petite-fille de Rabiâ ? L'enfant de Méré ? Le fils de Rachid ? Qui ? La France ? L'Algérie ? L'Algéro-française ? De quel côté de la barrière ? (Bouraoui, 2001, p. 145).

À vouloir devenir un fourre-tout, « l'identité n'est autre que le résultat à la fois stable et provisoire, individuel et collectif, subjectif et objectif, biographique et structurel, des divers processus de socialisation qui, conjointement, construisent les individus et définissent les institutions » (Dubar, 1991, p. 113).

Ici, dans le corpus choisi *Garçon manqué*, la fiction s'entremêle à la vie, où le réel se plie aux contours de l'imaginaire. Yasmina serait celle qui raconte, elle se réapproprie sa chair, ses faits et gestes comme si son identité ne pouvait s'effectuer que par la littérature. Ainsi, le roman se présente comme une parfaite illustration du genre autofictionnel. Il offre au lecteur d'une part, des fragments de vie de l'auteure et d'autres parts des fragments de fiction et de pure invention (Nasri, 2012, p. 74). Nous retrouvons facilement des parcelles de la vie de l'auteure ; de son nom propre, des membres de sa famille, de ses souvenirs et bien d'autres informations biographiques de celle-ci cependant, tout ceci est d'une façon reliée et mélangée à de la fiction. Une fiction qui s'établit par les propos de l'auteure. S'écrire, c'est s'inventer. C'est injecter de la vie au cœur de l'écriture. C'est offrir un espace au Je qui s'amplifie, s'évide et se démultiplie.

Cet aspect de l'identité inventée nous ouvre une porte sur la fiction, la fiction de soi, sur l'autofiction (Hubier, 2003, p. 121)³, autant que celle de ses personnages de papier. En chair ou en papier, l'invention des autres passe par l'invention de soi.

L'aventure littéraire de notre romancière semble se jouer en un lieu discursif complexe et irréductible, singulier et transculturel par la relativisation qu'il opère des langues et des cultures qu'il met en sens.

Sur cette question Nina Bouraoui en dit :

« Je suis un bon exemple de double culture. Mon père est algérien, il est parti en France pendant la guerre d'Algérie pour pouvoir poursuivre ses études où il a rencontré ma mère. Ils se sont mariés, ils ont eu des enfants, moi-même et ma sœur. Ensuite nous sommes rentrés à Alger. Ma richesse, si j'écris, je la dois à ce double sang qui coule dans mes veines. A mon avis, l'avenir c'est justement le mélange des cultures. C'est une richesse fantastique. D'autres odeurs, d'autres couleurs : il faut

³ Selon Hubier, l'autofiction est conçue comme une combinaison entre le réel et le fictif, c'est la prise en charge de deux sortes d'écriture ; l'autobiographie et la fiction. « L'autofiction est un jeu équivoque : j'écris une fiction, mais j'y mets beaucoup de moi-même. »

tout multiplier par deux. C'est une double âme qui donne une ouverture d'esprit. Um Kalthum, Farid el Atrache, Omar Khayyâm, peut-être, si j'avais été française, je ne les aurais jamais connus. »⁴

L'adhésion de Nina Bouraoui à tout ce qui est français a été amorcée et affermie par l'exemple de la mère. La France, et par voie de conséquence, tout ce qui est français, semblerait donc avoir été désignés comme désirables par la mère, de par son origine française et aussi par son père puisque il fit ses études en France. La narratrice personnage de la diégèse bâtit un mur entre elle et les autres : « mon équilibre est dans la solitude, une unité. J'invente un autre monde » (Bouraoui, 2001, p. 28).

Alors que la narratrice, dans sa quête identitaire, optera pour l'attaque : « c'est une guerre contre le monde. Je deviens inclassable. Je ne suis pas assez typée. "Tu n'es pas une Arabe comme les autres". Je suis trop typée. "Tu n'es pas française". Je n'ai pas peur de moi. Ma force contre la haine. Mon silence est un combat. J'écrirai aussi pour ça. J'écrirai en français en portant un nom arabe. Ce sera une désertion » (Bouraoui, 2001, p. 36) : la langue qui s'y rattache serait, quant à elle, à considérer comme un substitut d'une possible autre langue maternelle, par opposition à l'arabe connoté comme la langue arabe désavoué, rattachée au père.

En effet, Nina vit cette identité fracturée comme un combat contre elle-même et contre le monde qui l'entoure. Elle est le fruit d'une union interdite entre un algérien et une française lors de la guerre d'Algérie. « Longtemps je crois porter une faute. Je viens de la guerre. Je viens d'un mariage contesté. (Bouraoui, 2001, p. 34). Entre un père algérois et une mère bretonne, le fruit d'un amour contesté : une fille qui cherche sa place çà et là. D'une nationalité à l'autre, d'une identité à l'autre, d'un sexe à l'autre.

Elle s'appelle Yasmina, se préfère en garçon, sous le nom de Nina, puis Ahmed, puis Brio, qui ment, se dissimule, qui s'invente et façonne « un corps fait pour la lumière, le sable et les vents de sel » (Bouraoui, 2001, p. 36)

L'idée d'un pays perdu d'où la narratrice vient, l'Algérie, dont elle garde la nostalgie, et qui l'empêche d'être totalement d'un autre espace, parcourt tout le roman. En raison de sa complexité et de son ambiguïté, la narratrice vit cet exil comme une souffrance.

Nina Bouraoui écrit autant sur les séquelles plus ou moins apaisées de l'arrachement à la patrie qu'elle consigne dans sa création qu'est la découverte de soi. Une manière de s'éloigner de son vieux moi, de sa vieille identité poussièreuse pour accomplir sa destinée. Se forger sa propre identité.

⁴ Interview réalisée durant la transmission d'Ex. Libris, animée par Patrick Poivre D'Arvor, Antenne 2, 14 octobre 1992 in thèse Bivona p. 61.

La narratrice est prise entre deux cultures aux frontières inconciliables, entre la « matrice » (la France) et cette terre « d'exilés » qu'est la patrie (l'Algérie). Elle est condamnée si elle ne veut pas se perdre tout à fait, à composer, à accepter d'être « déjà l'inscription d'un écart » (Cixous, 1976, p. 25), d'un entre-deux. Pour cela il lui faut ruser et se dédoubler, française ou algérienne, garçon ou bien fille. La narratrice a le sentiment de se noyer face à une identité plurielle. Dans une interview, ce dilemme est clairement exprimé : « j'ai quatre problèmes : française, algérienne, garçon ou fille ».

L'œuvre de Nina Bouraoui *Garçon manqué* s'annonce comme une méditation à la première personne sur les problèmes de l'écriture avec le « moi » scripteur.

Cette activité manifeste chez l'auteure un désir de recul par rapport à son propre corps, à son identité et à son écriture. Une écriture dédoublée sur soi et discours sur soi. Ajoutons à cela, le déictique spatial ; l'espace s'associe au personnage et à ses actions, reflète sa psychologie et complète des renseignements non-dits explicitement dans le récit.

Dans le corpus d'étude, la narratrice désigne les lieux de son enfance : résidence, quartier, rue, etc. Mais face à cet espace extérieur qui comprend tous les lieux extérieurs à la maison se trace un monde strictement délimité : la chambre de la narratrice, un espace totalement opposé au premier. Alors que le premier représente un espace ouvert, celui-là représente plutôt un espace clos, un espace limité, fermé. Dans ces espaces clos, le personnage cherche à s'enfermer et à se protéger d'un extérieur hostile et violent, elle cherche à s'exiler.

L'enfermement pour Yasmina est aussi symbolique : les murs : « C'est un mur contre l'invasion » (Bouraoui, 2001, p. 27), la ville-prison : « Une prison dans une prison » (Bouraoui, 2001, p. 12), sont autant d'images signalant le sentiment de claustration ressenti par la narratrice.

Dès lors, elle s'aménage un lieu-refuge dans son désir de changement qui commence par un déguisement et fini par un pur travestissement. Yasmina devient Ahmed, circule librement dans la rue, passe de son intérieur à sa marge sous une autre identité sexuelle, tissant métaphoriquement un espace de dialogue là où régnait une séparation radicale entre hommes et femmes, entre dominants et dominés. C'est dans ce sens que Meke Mei affirme : « A une, deux, trois ou n dimensions, l'espace est manifeste à nous en tant que réalité immanente, en tant que structure des relations entre les êtres et les choses » (1994, p. 8).

En effet l'enfermement, la clôture entraînent le manque, le désir. Un désir à la fois pénétrant et fort d'acquiescer la liberté de l'être, de l'esprit et du corps, poussant ainsi Yasmina à errer d'un pays à un autre, un aller-retour entre deux points fixes, une exploration de la clôture entre deux seuils géographiques, la France et l'Algérie. En fait, si l'on observe l'espace dans lequel se meut la narratrice de *Garçon manqué*, au cours de son itinéraire,

on constate une gradation dans l'ouverture de l'espace, d'Alger ville violente et étouffante à Saint-Malo, donnant sur la mer. Ainsi, le passage d'un lieu clos à un autre, plus ouvert semble commander la progression de la narratrice - personnage dans le texte. Finalement, l'itinéraire de la narratrice Yasmina obéit à une aspiration principale, celle de la sortie d'un enfermement, métaphore d'une clôture sociale.

Dès lors, le montage des événements lui-même dans *Garçon manqué*, résulte de cette mystérieuse obscurité qui constitue le personnage Yasmina et du conflit en elle entre un paraître qu'elle rejette et un être qu'elle recherche dans un espace autre.

Dans *Garçon manqué*, un va et vient incessant, identité-altérité entre les deux rives de la méditerranée, cet entre-deux identitaire s'installe progressivement.

Une interrogation existentielle : ainsi pourrions-nous désigner l'œuvre de Nina Bouraoui. Une difficulté d'être, un mal-être qui infligent l'identité des personnages. En cela, ils répondent à la définition de George Poulet qui les présente comme « des êtres sevrés de réalité ontologique » (Poulet, 1990, p. 215). Soumis à un amoindrissement de leurs traits constitutifs, dépourvus de l'épaisseur psychologique, ils se meuvent dans un no man's land identitaire. Pour Yasmina/Nina émerge en leur cœur un principe d'incertitude comme si elles étaient habitées d'un néant qui ronge insidieusement leur être, qui met en péril le « noyau existentiel » (Laing, 1983, p. 55). Autrement dit, Nina Bouraoui circonscrit un vide, un creux d'être, une absence. La narratrice élève, elle aussi un mur entre elle et les autres :

« Mon équilibre est dans la solitude, une unité. J'invente un autre monde. » (Bouraoui, 2001, p. 28)

Hantée par le désir presque pathétique d'une histoire à raconter, la narratrice n'a de cesse de recenser ses propres expériences. Car dire le monde, c'est s'y cramponner ; dire l'être dans le monde, c'est y asseoir son identité. Au fur et à mesure que progresse la narration, on assiste à un effort de plus en plus soutenu, pour combler la béance entre soi et le monde.

Chez Nina Bouraoui, l'emploi du « je », présent dans tous ses romans, pivot autour duquel tourne toute la structure romanesque, apparemment si singulier, cache une pluralité.

Dans *Garçon manqué*, Nina Bouraoui retrace sa vie en évoquant l'itinéraire de sa route traversant les deux rives de la méditerranée ; sa biographie est réinventée à chaque instant dans cette forme singulière et fragmentaire qu'est l'autofiction, usant d'analepses et de retour en arrière dans ce que fut la vie en Algérie et à travers le monde.

Une façon comme une autre de sublimer cette difficulté d'être, à partir de cette pluralité et de ce jeu avec les mots, qui va servir à la narratrice de fuir un monde étouffant et emprisonnant les êtres, surtout les femmes où la difficulté d'être s'exorcise par la possibilité de s'inventer, se perdre pour un moment et s'évader dans d'autres espaces identitaires pour échapper au labyrinthe intérieur.

Le mythe du « Même » unique qui résiste au temps qui passe et qui reste tel quel, est une face du Moi idéalisé, l'autre face étant celle du Moi inaccessible qui ne livre au regard que ses doubles. « Vous êtes cela mon double sublimé, le plus fort ; le plus fier, le meilleur de moi. J'ai donc pour vous une passion calme et froide » (de Montherlant, 1936, p. 145).

Mais entre le Moi idéal que le rêve cherche à construire et celui que la réalité impose durement, l'écart qui se creuse est celui d'un Moi-autre révélé à lui-même par l'exigence d'être homme.

Cette révélation d'un Moi-autre est montré explicitement à travers des extraits bien précis de la narration, dont je vais citer quelques-uns : « J'ai toujours eu l'impression d'avoir un secret... D'abriter quelqu'un d'autre que moi. Que ma partie visible » (Bouraoui, 2001, p. 161).

Aussi, « Je deviendrai un homme avec les hommes. Je deviendrai un corps sans nom. Je deviendrai une voix sans visage » (Bouraoui, 2001, p. 42). Ainsi que, « Oui, je me prends pour un homme » (p. 88).

Michel Laronde dira dans ce sens : « Il se produit une sorte d'osmose, de renvoi alternatif, de dédoublement selon lesquels l'Autre et Moi sont intimement mêlés : Je peux à la fois Le voir et Me voir dans cette intervalle qui me décolle de Lui et de Moi-même comme dans l'entre-deux d'un double miroir » (1993, p. 73).

Partagée entre deux espaces (Algérie/France), deux cultures, deux langues (l'arabe/le français), deux identités sexuelles (Nina/Ahmed), la narratrice trouve des difficultés pour assumer ce double. Charles Mauron avance à ce propos : « le double est en gros, la moitié de la personnalité qui a été refoulée par l'autre mais lui demeure vitalemement liée comme son ombre » (1957, p. 34).

Vivant un malaise existentiel, la narratrice recourt à l'invention d'un double masculin, « Je veux être un homme. Et je sais pourquoi. C'est ma seule certitude. C'est ma vérité. Être un homme en Algérie c'est devenir invisible. Je quitterai mon corps. Je quitterai mon visage. Je quitterai ma voix ». Dans la narration Ahmed représente le double de la narratrice à la fois modèle et contre-modèle qui demeure lié d'une façon ou d'une autre au Moi de Yasmina. Le double renvoie donc au Moi, c'est être l'autre tout en étant soi-même. La phrase dans le texte ; « Je prends un autre prénom, Ahmed. Je jette mes robes. Je coupe mes cheveux » (Bouraoui, 2001, p. 17) marque le Moi comme le lieu du dédoublement. Fatiguée de son corps de

femme, elle refoule sa féminité et se dédouble ouvertement en homme, elle dira : « Je me fais disparaître » (p. 17).

Comme si le double voulait tuer ou éliminer le Moi pour reprendre sa place, et avoir dans ce cas sa position sociale en tant qu'homme et ses privilèges dans un monde d'hommes : « Je cache mon corps. J'apprends à étouffer. À me cacher. À ne plus manger. Mes yeux dévorent mon visage » (Bouraoui, 2001, p. 55). Elle ajoute un peu plus loin : « Le lieu des crimes. Je passe de Yasmina à Nina. De Nina à Ahmed. D'Ahmed à Brio. C'est un assassinat ... C'est un suicide » (p. 62). Finalement, le Moi est à la fois tué et ressuscité par le double : « Je romps mon identité. Je change ma vie » (p. 54). Brio représente également le double de Yasmina : « J'aime ce prénom. Brio trace mes lignes et mes traits. Brio tend mes muscles. Brio est la lumière sur mon visage. Brio est ma volonté d'être en vie » (p. 26).

En somme, le double peut s'affirmer de l'intérieur, c'est-à-dire en soi, avec ce qu'on pourrait appeler l'Autre-moi comme c'est le cas pour le couple Ahmed/Yasmina où l'accouplement homme/femme habite le Moi.

L'incidence de la présence ou de l'absence plus ou moins marquée de l'Autre dans l'identité individuelle ou collective représente le support de l'identité individuelle, mais il en est aussi la raison d'être.

Il est à savoir également que la singularité de l'Autre permet de s'identifier car sa différence nous renvoie face à la nôtre, c'est un miroir qui reflète notre propre image et nous permet dans ce cas de prendre conscience de notre singularité. Cette prise de conscience peut être soit acceptable ou non selon la personne en question. La narratrice use des fois d'un vocabulaire dialectal algérien, en l'occurrence, le terme « el Aïne » (Bouraoui, 2001, p. 82) qui veut dire « l'œil ». Ce syntagme est très redondant dans la trame narrative, il renvoie au regard d'autrui comme aliénation. Un regard qui limitera la liberté de la narratrice, la gênera et la forcera à faire attention à ce qu'elle fait : « ça brûle le corps. Le feu du regard des autres. Sur ma peau. Sur mon visage. C'est difficile de s'aimer après. De ne pas haïr le monde. De ne pas vouloir s'en éloigner » (p. 141). Tout comme le regard de l'autre est insidieux et provoque des dégâts irréversibles, la narratrice se venge de cet Autre en glissant à son insu l'origine même du malaise existentiel à travers un comportement agressif.

Dans cette identité hybride, la narratrice inscrit le rejet et l'écartèlement au cœur même du corps à travers une dualité sexuelle. C'est ainsi que déchirée par le rejet de l'Autre, par son écartèlement culturel, linguistique et identitaire, elle se dit « indéfinie », elle se dit « inclassable » (Bouraoui, 2001, p. 9-33) et elle finit par faire un choix en devenant un garçon, elle se voulait être dans la force, contre l'Autre. Poussée par une révolte intérieure contre la violence surtout masculine, par la France qui n'écoute pas les enfants mixtes qui sont en exil, qui ne les comprend pas, elle décide d'effacer sa nature véritable, sa nature féminine pour devenir un garçon :

« Je joue à être un homme. Mon nouveau rôle. Je coupe mes cheveux. Je jette mes robes. Je cours vite. Je tombe souvent. Je me relève toujours » (p. 15). La construction de l'identité est donc inséparable de la notion d'altérité. L'influence de l'environnement sur l'identité et la manifestation de la haine pour l'Autre engendrent le rejet et l'écartèlement.

Pour la narratrice, le Moi recherche l'image d'un Garçon dans le miroir. Il cherche le double pour mettre en valeur le modèle qu'il est ou qu'il veut être. Amine, son ami d'enfance qu'elle a rencontré au bord de la mer durant ses vacances en Algérie, est la seule personne qui partage ses secrets. Il joue le rôle du double, en ce sens Yasmina dira : « C'est la tendresse des yeux d'Amine qui regarde sans rien dire. Son silence est un accord. Ainsi, je deviens son double. Ainsi, je quitte son ombre. Ainsi, je prends sa force » (Bouraoui, 2001, p. 20).

Finalement Yasmina se trouve être « une et multiple » à la fois. Nous assistons donc à un dédoublement et une dualité qui sont inscrits dans le texte et dans la personne de la narratrice-personnage dans *Garçon manqué* : « Je passe de Yasmina à Nina. De Nina à Ahmed. D'Ahmed à Brio [...]. Je ne sais pas qui je suis. Une et multiple. Menteuse et vraie. Forte et fragile. Fille et garçon [...] » (Bouraoui, 2001, p. 62).

La dualité habite le Moi et le conditionne : « Ne pas choisir c'est être dans l'errance [...]. J'ai l'ombre de ma lumière. Je suis l'une contre l'autre. J'ai deux éléments, agressifs. Deux jalousies qui se dévorent » (Bouraoui, 2001, p. 35)

Il faut bien dire que c'est le dédoublement qui engendre le double, que ce soit dans l'écriture ou dans la vie. Il est perçu dans le texte, tout d'abord à travers l'utilisation des pseudonymes. Ces derniers constituant le noyau dur du champ nominal du personnage, à savoir Yasmina / Ahmed.

Yasmina est le double assumant la fonction d'écrivain et de narratrice. Nina est le double assumant la fonction de mutilation de Yasmina ou l'autre reflet de Yasmina. Ahmed est le double assumant la fonction du travesti, de la force. Brio est le double assumant la fonction du frère d'Ahmed. Amine est le double assumant la fonction de l'ami, le protecteur, le confident. « Nina est la maladie d'Amine. Brio est le frère d'Ahmed. Nina est la mutilation de Yasmina » (Bouraoui, 2001, p. 66).

Ce sont tous les doubles du personnage. Celui-ci à force de prendre plusieurs noms n'en a aucun, dans la mesure où on ne peut cerner le Moi réel du double du Moi quel qu'il soit : « Je passe de Yasmina à Nina. De Nina à Ahmed. D'Ahmed à Brio [...]. Je ne sais pas qui je suis. Une et multiple. Menteuse et vraie. Forte et fragile. Fille et garçon [...] » (Bouraoui, 2001, p. 62) Par ailleurs, le temps et l'espace qui sont eux-mêmes habités par le dédoublement peuvent expliquer le dédoublement du Moi entre autres.

Après avoir cherché à s'interroger dans une identité collective renaissante, le Moi tente aujourd'hui de découvrir ses propres repères, dans un contexte imaginaire marqué par un plurilinguisme générateur de concurrence culturelle où l'ouverture et le métissage sont vécus, tantôt comme une chance, tantôt comme une menace.

Le Moi qui se replie sur lui-même fait retour à lui-même se trouve confronté à sa propre opacité de sorte que l'écriture semble travaillée par cette figure fondamentale d'un Moi étrange, ambivalent, pluriel, et bien souvent indéchiffrable entre le Même et l'Autre.

Dès lors, le montage des événements lui-même dans *Garçon manqué*, résulte de cette mystérieuse obscurité qui constitue le personnage Yasmina et du conflit en elle entre un paraître qu'elle rejette et un être qu'elle recherche. Ainsi cherchant à connaître son Moi, Yasmina est prise dans le vertige de l'être inconnaissable et du paraître illusoire. « L'homme mène sur terre une vie séparée de l'être et l'identité n'est qu'une illusion qui ne renvoie jamais qu'à une altérité infinie » (Bouraoui, 2001, p. 46).

Cette incertitude de l'identité qui détermine une véritable étrangeté à soi se manifeste par le sentiment de l'ambivalence, l'impression d'être deux, d'être entre-deux, expérience d'ordre infernal pour Yasmina : « J'ai toujours eu l'impression d'avoir un secret. D'avoir une double vie. D'abriter quelqu'un d'autre que moi. Que ma partie visible » (Bouraoui, 2001, p. 161). Quel est en effet le paraître de la narratrice-personnage de *Garçon manqué* ? Poussée par une révolte contre la violence en Algérie surtout celle masculine, et également par un père qui n'est presque jamais présent. Elle n'a vécu, durant toute son enfance et son adolescence, que sous une apparence trompeuse d'un garçon qui a presque fini par effacer sa nature véritable.

Pour conclure

Tout le récit de *Garçon manqué*, fonctionne comme une quête de l'être et prend, de ce fait même, la forme d'un itinéraire, forme fréquente chez Nina Bouraoui, mais ici, plus qu'ailleurs, cette longue errance que mène Yasmina à travers deux pays, deux familles, deux identités sexuelles, revêt l'allure d'un itinéraire de type initiatique. Yasmina représente donc le modèle même du héros-quêteur au sens de Propp (1970, pp. 35-80), mais l'objet de sa quête est ici la recherche de sa propre identité, de son être véritable et caché. Elle dira dans ce sens : « Je cherche mon identité » (Bouraoui, 2001, p. 35).

L'écriture de Nina Bouraoui est une écriture pensée comme un subtil équilibre entre le vrai et l'inventé : « Il y a des auteurs qui masquent, d'autres qui ont choisi la vérité, moi je suis entre deux ». Néanmoins sa quête est présente dans son œuvre, sa difficulté d'être reste permanente ; la tentation d'y échapper passe par les mots, par l'écriture même si sur un

divan un psychologue vous écoute. On se raconte, on s'invente apaisant ainsi sa quête.

L'écrivaine-monde est une citoyenne de l'univers qui, de par son errance, capte de nouveaux horizons pour tenter de faire face au sentiment de l'exil et de réconcilier les aspirations de l'humanité. L'œuvre d'une nomade se confirme et l'errance en constitue sa richesse et en même temps son inquiétude.

Bibliographie

Bachmann, L. (2010). Transformer le genre par la littérature. *Revue Versants*, (57/1), Fascicule français.

Bouraoui, N. (2001). *Garçon manqué*. Paris : Stock.

Cixous, H. (1976). *Entre l'écriture*. Paris : Seuil.

Dubar, C. (1991). *La socialisation. La construction des identités sociales et professionnelles*. Paris : Armand Colin.

Foucault, M. (1984). *Histoire de la sexualité. Le souci de soi*. (t. 3), Paris : Gallimard, Tome 3.

Genon, A. (2007, 18 janvier). Note sur l'autofiction et la question du sujet, *La revue des Ressources*, .

<http://www.larevuedesressources.org/note-sur-l-autofiction-et-la-question-du-sujet,686.html>

Hubier, S. (2003). *Littérature intimes - les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*. Paris : Armand Colin.

Kaufmann, J.- C. (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Hachette Littératures, Paris : Armand Colin.

Laing, R.- D. (1983). *Le Moi divisé : de la santé mentale à la folie*. Paris : Hachette.

Laronde, M. (1993). *Roman beur, immigration et identité*. Paris : IL'Harmattan.

Mauron, Ch. (1957). *L'inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*. Paris : éd. Ophrys.

Meke, M. (1994). *L'espace romanesque chez Barbey d'Aurevilly* [Thèse de doctorat en littérature et linguistique française, Paris III].

Montherlant (de) H. (1936). *Les jeunes filles*. Paris : Gallimard.

Nasri, Z. (2012). *La poétique du morcellement dans l'œuvre de Nina Bouraoui*. [(Thèse de doctorat, Université Mira-Bejaia)].

Poulet, G. (1990). *La pensée indéterminée. III. De Bergson à nos jours*. Paris : PUF.

Propp, V. (1970). *Morphologie du conte*. Paris : Seuil.

Taboada-Leonetti, I. (1998). Stratégies identitaires et minorités : le point de vue du sociologue. Dans C. Camillieri, et al. (dir.), *Stratégies identitaires*. Paris : PUF, Coll. Psychologie d'aujourd'hui.